

Quelle inconcevable force de crédibilité? La foule avait devant elle un homme dans la faiblesse d'une nature passible et mortelle, et en lui elle entrevoyait Dieu. La doctrine qu'elle venait d'entendre renversait les idées reçues, broyait les passions, pressurait la volonté, refoulait bien loin les préceptes mosaïques, donnait aux maximes du monde le plus audacieux défi, dominait la doctrine des Pharisiens et des Scribes de toute la hauteur des cieux; et la foule, loin de se rebuter et de fuir, demeurait attachée au Sauveur par d'invincibles attraits. Le charme mystérieux de sa parole, l'autorité divine de ses affirmations, et, plus que tout le reste, la beauté enivrante qui s'échappait de toute sa Personne, enchaînaient ces milliers d'auteurs en les ravissant. *Quand Jésus eut fini de parler, les foules demeurèrent émerveillées de sa Doctrine, car il n'enseignait pas à la manière des Scribes et des Pharisiens, mais en Maître revêtu d'une autorité souveraine* ¹.

LE LÉPREUX. LE CENTURION, LA VEUVE DE NAÏM

I. — Après les paroles, les actes; après la doctrine, les miracles qui la confirment. Ainsi se montra Jésus-Christ durant tout le cours de sa Vie Publique: envoyé de Dieu pour annoncer au monde la vérité, Dieu lui-même dans les miracles qu'il multiplie pour prouver sa divine mission. *Quand Jésus descendit de la montagne, une immense multitude se mit à le suivre. Et voilà qu'un lépreux vint à lui et, l'adorant, lui dit*

¹ Matt., VII, 28-29.

« Seigneur, si vous le voulez vous pouvez me guérir ¹. »

Les vertus de cette infirme sont éminentes. S'il a montré sa discrétion et sa patience, en attendant pour aborder le Sauveur la fin de la longue prédication sur la Montagne des Béatitudes, sa confiance inébranlable se montre dans son audace à franchir la distance que lui imposait sa lèpre et à se mêler à la foule. Assuré de sa guérison, il agit déjà comme affranchi des durs règlements imposés aux lépreux. Dans un détail que relate saint Marc, « il se prosterne » devant Jésus, sa piété se fait jour. Mais la vertu la plus admirable est en lui la foi. Nous voici loin des hésitations, des demi-croyants de Jaïre et des autres. Pour le lépreux, Jésus-Christ est Dieu. Il vient de l'adorer, maintenant il lui parle comme à un Dieu, il se confie à lui comme on se confie en Dieu: *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir*. Il n'y a qu'à un Dieu et d'un Dieu que l'on peut parler ainsi, car Dieu seul possède en lui la volonté et la puissance du miracle. D'autres opèreront des prodiges, mais il les feront au nom et par la puissance de Dieu, comme des serviteurs et des délégués. Et quand la foule s'y méprendra, les Apôtres s'empresseront de l'éclairer sur le seul véritable auteur du miracle: « Que faites-vous donc? Comme si c'était de nous-mêmes et par notre propre pouvoir que nous avons fait marcher ce perclus? » Quand donc le lépreux dit à Jésus-Christ: « Si vous le voulez, vous pouvez me guérir, » il confesse clairement sa divinité.

Que fait Jésus? Il accepte et il prouve. L'incrédule viendra qui, faussant l'Évangile, prétendra que Jésus-

¹ Matt., VIII, 1.

Christ ne laissa que timidement et peu à peu s'accréditer la foi en sa divinité. Voyez, au contraire, sa conduite en face du lépreux. Celui-ci disait : « Si vous le voulez. » Jésus répond le même mot et prouve ce que ce mot renferme en opérant le miracle. *Je le veux, sois guéri ! Et à l'instant le lépreux fut guéri.* « A l'instant. » Comme nous l'avons plusieurs fois fait remarquer, l'instantanéité d'une guérison n'est pas la moindre preuve de son caractère miraculeux.

En même temps qu'il déployait sa puissance divine, Jésus-Christ montrait sa suprême autorité sur la Loi mosaïque. Cette Loi interdisait tout contact avec un lépreux. Le toucher, le laisser même s'approcher était sévèrement défendu. Comment sans ces précautions eût-on pu se préserver du fléau ? Et quand le prophète Élisée obtient de Dieu la guérison du Lépreux Naaman, c'est sans l'approcher, surtout sans le toucher, mais en l'envoyant se baigner dans le Jourdain qu'il le purifie de sa lèpre. Toute autre est l'attitude de Jésus-Christ, *Etendant la main Jésus le toucha* ². Que pouvait craindre Celui en qui résident toute santé et toute vie ? Bien loin que le lépreux pût lui communiquer sa souillure, c'est lui qui communique au lépreux sa divine pureté. Tirons, nous autres, cette leçon que la sainteté de l'âme importe avant toute chose, et que, quand notre âme est sainte, elle fait jouir de sa sainteté même notre corps. La foule qui contemplait cette scène n'y trouva sujet qu'à admiration et louange, car elle était droite et simple, et la perfidie pharisaïque, toujours prête à incriminer les actes du Sauveur, ne l'avait pas encore pervertie.

¹ Matt., I, 40. Luc., V, 12.

² Marc., I, 41. Luc., V, 13.

Jésus réclamait souvent des malades guéris la discrétion et le silence. Il le fait ici : *Garde-toi d'en rien dire à personne* ¹. Il ménageait avec une tendre condescendance les susceptibilités jalouses de ses ennemis, qu'irritait avant tout le bruit de ses miracles. Mais il nous donnait surtout une leçon. Les grâces que Dieu nous accorde ne doivent pas servir à notre illustration, et plus nous faisons de bien, plus nous devons chercher l'ombre et le silence. Mais alors le lépreux fut bien coupable, car il mit autant d'empressement à publier le miracle que Jésus en avait mis à le lui faire tenir secret ? *A peine eut-il quitté le Sauveur qu'il se mit à proclamer le prodige. La renommée de Jésus grandit à ce point qu'il ne pouvait plus paraître dans la ville ; on venait de tous côtés pour l'entendre et lui présenter les malades à guérir* ². Sans doute, Jésus-Christ, maître des volontés, eût pu enchaîner celle du lépreux et le forcer au silence. Il ne le jugea pas à propos, car nous avons besoin d'une autre leçon : celle de la gratitude envers Dieu pour les bienfaits dont il nous comble. S'il est bon de garder dans l'ombre ce qui pourrait, en le mettant en lumière, nous conduire à l'orgueil, il est nécessaire que Dieu soit glorifié dans ses œuvres, dans celles qui nous regardent comme dans les autres.

Pourquoi Jésus-Christ forçait-il les lépreux qu'il guérissait à se montrer aux Prêtres ? *Va, montre-toi au prêtre et présente ton offrande selon la prescription de Moïse. Ce lui sera un témoignage* ³. Nous avons vu avec quelle autorité souveraine il dominait la

¹ Matt., VIII, 3.

² Matt., VIII, 4. Marc., I, 43-44. Luc., 14.

³ Marc., I, 45. Luc., V, 15.

Loi de Moïse qu'il allait abroger. Mais cette Loi venait de Lui, elle avait fourni une sainte et glorieuse carrière, elle était à l'heure même pleine de force et de vie en Israël : il importait de la traiter avec honneur jusqu'au dernier moment. Aussi, Jésus-Christ l'avait-il observée durant sa vie entière et la faisait-il observer aux siens, se réservant seulement de l'enfreindre quand il le jugeait nécessaire pour habituer les Juifs à son abrogation. Nous verrons les Apôtres en agir de même après lui. Il importait de plus d'enlever à ses ennemis tout prétexte à le présenter aux foules comme violateur de la Loi, adversaire de Dieu et contempteur du Sacerdoce Mosaique. Mais un autre but était encore atteint par la démarche du lépreux. *Ce leur sera, dit Jésus, un témoignage*¹. Ils verront ma puissance, ils seront obligés de constater les miracles sur lesquels j'appuie l'affirmation de ma divinité ; j'aurai ainsi tout fait pour les convaincre, et, s'ils demeurent incrédules, ils ne pourront s'en prendre qu'à eux des désastres où cette incrédulité les entraînera. Dieu, de son côté, fait tout pour nous sauver, nous seuls demeurerons les artisans de notre perte.

Avant de quitter le lépreux que nous voyons si ardent à publier les bienfaits de Dieu, demandons-nous si nous le savons imiter. Quelle est notre reconnaissance ? Quel soin avons-nous de profiter des grâces dont Dieu nous comble ? Ou plutôt quel mépris n'en faisons-nous pas paraître dans l'inconscience et l'oubli avec lesquels nous les accueillons ? Notre vie entière devrait n'être qu'une continuelle action de grâces, au lieu qu'elle n'est qu'un long acte d'ingratitude. Lisez les écrits de Saint Paul, suivez les prières et les cérémonies de l'Église,

¹ Matt., VIII, 4.

vous verrez comment louer Dieu et lui rendre grâces sont leur constante préoccupation.

II. — Capharnaüm qui venait d'être témoin du miracle opéré sur le lépreux, en vit presque aussitôt après, un autre non moins éclatant. *Un Centurion avait un serviteur infirme, auquel il tenait beaucoup et qui était dans un imminent danger de mort*¹. Voici l'une des plus nobles figures qui nous soient apparues dans l'Évangile. Toutes les vertus semblent s'être données rendez-vous dans l'âme de cet officier romain. Il est d'un cœur si tendre et si bon qu'un simple serviteur absorbe sa sollicitude et lui arrache de vives et touchantes supplications. Sa modestie ne peut concevoir que le Grand Prophète d'Israël lui fasse l'honneur d'une visite. Quant à sa foi, elle est si pleine, si éclairée, si énergique, qu'elle émerveillera tout à l'heure l'Homme-Dieu lui-même.

Dès qu'il apprit le retour de Jésus-Christ dans Capharnaüm, il lui envoya une députation composée de Juifs influents dont il s'était fait l'ami grâce à ses bons procédés et à ses largesses. Les Juifs d'ailleurs, orgueilleux comme toujours, et qui prenaient volontiers les devants, étaient bien aise de faire montre de leur influence et de leur crédit. Ils s'en vinrent donc à Jésus porteurs des paroles du Centurion : « *Seigneur, mon serviteur est frappé de paralysie, gisant dans ma maison et souffrant de violentes douleurs*². » Plus remplis de confiance en eux-mêmes que dans la requête d'un païen, ils ajoutèrent leurs propres supplications et les motifs

¹ Luc., VII, 2. Matt., VIII, 5.

² Luc., VII, 3.

qu'ils avaient de se voir exaucés. *Cet homme, dirent-ils, est digne que vous lui accordiez ce qu'il vous demande, car il aime notre nation et nous a dotés d'une Synagogue. — J'irai et je guérirai le malade, répondit Jésus*¹.

Les paroles du Sauveur, dès qu'elles lui furent rapportées, étonnèrent le centurion jusqu'à effrayer son humilité. Le grand Prophète venir chez lui ! Celui dans lequel sa foi démêlait des signes non équivoques de divinité s'abaisser jusqu'à franchir le seuil d'un idolâtre ! Non ! Et avant que Jésus se fût approché, il envoya à sa rencontre plusieurs de ses intimes chargés de lui dire : *Seigneur, épargnez-vous cette peine. Car je suis indigne que vous entriez sous mon toit ; Moi-même, je ne me suis pas cru digne de venir vers vous. Dites un mot seulement et mon serviteur sera guéri*².

Jésus marchait toujours et se trouvait près de la demeure du Centurion.

C'est alors que celui-ci fit personnellement la troisième démarche, la seule que relate Saint Matthieu, et répéta les mots qu'il avait mis dans la bouche des Juifs d'abord, puis de ses amis. *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri*³.

Cette manière de concevoir la puissance en Jésus-Christ équivalait déjà à une confession de sa divinité. Dieu seul agit par lui-même, sans devoir, sans pouvoir, implorer une intervention plus haute. Mais le Centurion acheva magnifiquement ce que ses premières paroles

¹ Luc., VII, 4-8. Matt., VIII, 7.

² Luc., VII, 6.

³ Matt., VIII, 8.

laissaient entendre. Et c'est pour livrer aux yeux de tous l'étonnante foi de ce Légionnaire que Jésus-Christ tenait à entrer dans sa demeure. Ainsi fera-t-il pour la Cananéenne, suivant envers elle une conduite opposée, semblant la rebuter tandis qu'il se rend spontanément chez le Centurion, mais en réalité poursuivant le même but : mettre en lumière son admirable foi.

Admirable aussi est la foi du Centurion, qu'il exprime par une comparaison saisissante de justesse : *Moi, dit-il, bien que je ne sois qu'un homme, et encore un subalterne, j'ai des soldats sous mes ordres, et quand je dis à l'un : « Va ! » il va ; à un autre : « Viens ! » il vient ; à mon serviteur : « Fais cela », il le fait*¹. Tel est le pouvoir de l'homme, limité à quelques ordres qui sont seuls obéis. Vous, Seigneur, vous commandez à tout et tout répond à votre volonté souveraine. Vous dites à la maladie : « Va ! retire-toi ! » elle se retire ; à la mort : « Va ! » elle fuit ; à la vie : « Viens », elle paraît. Toutes les créatures vous servent, et quand vous leur dites : « Faites ainsi », elles le font. Ce que l'homme ne peut Dieu l'exécute, et si Jésus-Christ l'exécute, qu'est-il autre qu'un Dieu ?

Ces paroles remplirent Jésus d'admiration ; se tournant vers ceux qui le suivaient : *En vérité, s'écria-t-il, je n'ai pas rencontré tant de foi, même en Israël*². Dans ces mots voyons plus que l'éloge de l'officier romain. Il a confessé la divinité de Jésus-Christ : Jésus-Christ le loue de sa confession. Il l'accepte donc. Et comme tout ceci se passe en public, devant une foule énorme, il propose le Centurion comme un modèle à

¹ Matt., VIII, 9. Luc., VII, 8.

² Luc., VII, 9.

suivre et sa foi comme la foi de tous. D'ailleurs jamais, Jésus-Christ ne se départ de cette volonté d'être reconnu comme Dieu. Si Marthe semble moins assurée et emploie des paroles moins explicites et moins précises, il la reprend. Si elle dit, en suppliant pour que son frère soit rendu à la vie : « Tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera », il n'accepte pas cette affirmation qui pourrait convenir à tout homme, mais il se montre Dieu ayant en lui-même la puissance de ressusciter qui il lui plaît : « Je suis Moi-même la résurrection et la vie. » Confesser sa divinité est donc la condition unique pour recevoir ses dons. Le Centurion l'expérimenta sur l'heure. *Jésus lui dit : « Qu'il te soit fait selon que tu as cru ! Et à l'heure même le serviteur fut guéri ¹*, et d'autres grâces insignes furent accordées. Le Centurion se jugeait indigne de recevoir le Sauveur sous son toit : lui-même est introduit dans le royaume du ciel et prend place au milieu des croyants. Il demandait la guérison de son serviteur : avec elle, il reçoit le don d'une extraordinaire illumination de foi. Son humilité avait été grande : plus grande est la gloire dont il se voit couvert par Jésus-Christ ; gloire rendue plus brillante encore par l'effort du contraste.

Je vous le déclare : Je n'ai pas trouvé une foi semblable en Israël. Aussi je vous le dis : Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et prendront place avec Abraham, Isaac et Jacob au festin du Royaume des Cieux, tandis que les fils du Royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Là seront des pleurs et des grincements de dents ².

¹ Matt., VIII, 10.

² Matt., VIII, 10-11.

Double prophétie dont l'une est sombre et terrible, l'autre magnifique. Les Juifs vont être rejetés de Dieu, et la prédiction que le Sauveur fait de leur déchéance renferme pour eux des particularités poignantes. Ils mettent leur gloire à s'appeler les « fils du Royaume », la nation la seule bénie de Dieu sur la terre : cette nation déicide sera chassée du cœur de Dieu. Leur espoir comme leur gloire c'est d'être les « enfants d'Abraham » et des Patriarches : ces ancêtres ne les regarderont plus qu'avec colère et mépris. Ils se croient destinés aux splendeurs éternelles : c'est dans le baignoire de l'expiation qu'ils seront jetés. Et quelle sera la cause de leur réprobation ? Leur refus de croire en la divinité du Christ. Là est désormais toute condition du salut, et si recevoir Jésus-Christ c'est être sauvé, le rejeter c'est infailliblement se perdre.

Mais si les Juifs sont rejetés, une magnifique Eglise se forme. De toutes les extrémités de la terre, les croyants viennent, se réunissent, remplissent le monde, traversent les temps, et, le jour venu du dernier triomphe, forment les heureux convives du banquet éternel. Concevons-nous la force d'une telle prophétie ? Concevons-nous surtout la puissance d'une telle œuvre ? Qui la pouvait réaliser ? Quel autre qu'un Dieu la pouvait même concevoir ? Supposons (ce qui est déjà impossible) que l'incrédule ne se rende pas à la démonstration de la Divinité de Jésus-Christ par le miracle, comment nierait-il l'ouvrage si manifestement divin qui est sous ses yeux ? Séparons-nous des malheureux qui, pour avoir nié, sont jetés « dans les ténèbres extérieures ». Croyons, adorons, adhérons, et par là marquons notre place à la fête éternelle que Dieu donne dans le ciel aux disciples fidèles de son Fils.

III. — Jésus-Christ quittait sans cesse Capharnaüm pour aller par la Galilée entière prêcher le Royaume de Dieu. Voici que nous le retrouvons sur la route qui mène à Naïm, à neuf lieues environ de sa ville d'adoption. Un miracle plus éclatant encore que les précédents allait justifier la profession de foi du Centurion et achever d'enthousiasmer la foule. Elle était nombreuse cette foule ¹ qui ne cessait plus de suivre partout le Sauveur, et quand on approcha de Naïm elle fut renforcée d'une autre multitude qui sortait de la ville : c'était un cortège funèbre qui suivait, avec les pleurs et les lamentations d'usage, un jeune mort que l'on portait en terre. *On allait mettre au tombeau un fils unique et sa mère était veuve. Un grand nombre d'habitants l'accompagnait* ². Comment la douleur de cette mère n'eût-elle pas été navrante ? Elle restait seule, sans consolation, sans appui, sans espérance, privée à la fois d'un époux et d'un fils, et abandonnant son âme dans son double deuil.

Certes ! Il en fallait moins pour faire jaillir du cœur de Jésus la compassion la plus tendre et provoquer sa puissance. *Ne pleurez plus !* dit-il à la pauvre mère. Sur des lèvres humaines cette parole n'eût été qu'une impertinence : Dieu seul peut calmer une douleur et tarir des larmes, car seul il possède le secret de la consolation véritable, ou plutôt Lui-même est la vivante Consolation. Et quand les larmes coulent sur un chevet de mort ou sur une tombe, Dieu seul, pouvant rendre la vie, a le droit de nous dire : « Ne pleurez plus ! » Cette vie il allait la redonner au fils de la veuve,

¹ Luc., VII, 11.

² Luc., VII, 12.

et lui qui, dans les précédents miracles, avait rendu partiellement des infirmes à l'intégrité de leurs membres et à la plénitude de leur santé, allait, par un plus éclatant prodige, arracher à la mort même sa jeune victime. *S'approchant, il toucha la litière ; les porteurs s'arrêtèrent, et alors élevant la voix Jésus dit : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi » ! Le mort se leva sur son séant et se mit à parler. Et Jésus le rendit à sa mère* ¹. La plénitude de la Divinité habitant corporellement en Jésus-Christ, sa chair est comme le véhicule de la divine puissance. Ce que touche Jésus est vivifié. A peine le cercueil eût-il senti le contact divin que ce ne fut plus que la couche d'où se leva celui qui y reposait endormi. La parole n'est pas moins d'un Dieu que le geste : « Je te le commande » ! Qui d'entre les hommes, fut-il le plus puissant des hommes, commanda jamais à la mort ?

Ne doutons pas qu'avant de rendre la vie au corps Jésus n'ait sanctifié l'âme, et que, quand « le jeune homme se mit à parler », il ne sortit de ses lèvres ravivées que les témoignages de sa foi et les accents de sa reconnaissance.

« Et il le rendit à sa mère. » Notre céleste mère à tous c'est l'Église. C'est pour elle, pour son éternelle gloire, qu'au jour de la Résurrection générale, Jésus-Christ nous fera tous sortir pleins de vie de nos tombeaux.

Nous ne voyons comme témoin de ce grand miracle qu'une foule au cœur droit et à l'âme enthousiaste ; peut-être ne conclut-elle pas clairement à la Divinité de Jésus, mais, au moins, elle le sait plus grand que l'homme

¹ Luc., VII, 14.

et nul des prophètes ne peut lui être comparé. Un respect mêlé de terreur la saisit comme en face d'une apparition divine. *Tous furent saisis de crainte et rendaient grâce à Dieu. « Un grand Prophète s'est levé parmi nous, s'écriaient-ils, et le Seigneur a visité son Peuple. Et le bruit de ce miracle se répandit dans la Judée entière et les pays d'alentour »*¹.

LA PÉCHERESSE AU FESTIN DE SIMON

Jésus-Christ vient de se montrer à nous dans le déploiement de sa puissance divine, quand d'un mot il rappelle de la mort le fils de la veuve de Naïm. Une autre scène nous le fait apparaître comme notre miséricordieux Sauveur. Que de fois déjà nous l'avons vu entouré de publicains et de pécheurs et bravant pour leur rester attaché les murmures et les suspicions odieuses des Pharisiens ! Ici, à Naïm, à la table de Simon, ce n'est plus le pécheur ordinaire qu'il accueille et purifie, c'est la dernière des hontes, la suprême misère, sur laquelle il verse la grâce et le pardon. La femme tombée au plus profond de l'abîme, la femme que ses désordres ont rendue pour tous un objet de dégoût, que l'on fuit, dont on ne veut plus même supporter la vue, dont l'approche est déjà une souillure, qu'on flétrit d'un seul mot : la prostituée ! C'est elle que nous voyons aux pieds du Sauveur, se purifiant dans ses larmes, se relevant dans l'héroïsme, embaumant de ses parfums les lieux qu'elle a empoisonnés de ses vices, recevant du Dieu de toute sainteté la grâce du pardon et rachetant, dans un

¹ Luc., VII, 16-17.

moment d'amour divin, les longues années de ses amours adultères. Grande et délicieuse scène, où nous voyons le Rédempteur appeler à lui, dans la dernière des misères humaines, tout ce que la déchéance originelle a accumulé de désordres et de hontes. Quel pécheur désespérera quand il aura contemplé la pécheresse du festin de Simon ?

*Un pharisien du nom de Simon pria Jésus d'accepter son repas. Jésus entra et se mit à table*¹. Remarquons pour la suite du récit la sécheresse de l'invitation et le sans-gêne de l'accueil. Tout invité de marque devait, selon les usages de l'Orient, être reçu par ses hôtes avec les plus délicates attentions. L'eau versée sur ses pieds le défatiguait de sa marche, des parfums embaumaient sa chevelure, et jamais on ne se dispensait du baiser de bienvenue. L'arrogante insouciance du Pharisien passa outre et Jésus entra comme entraient les pauvres et les petites gens. Sans se plaindre, il alla prendre sa place sur le lit, où, selon l'usage grec et romain adopté par les Juifs, chaque convive prenait part au festin. On mangeait ainsi couché et les pieds tournés vers le dehors. Un autre usage permettait au public d'entrer dans la salle du festin et d'entourer les convives. *Voilà qu'une femme, connue comme pécheresse dans la ville, ayant appris que Jésus était l'invité de Simon le Pharisien, entra dans la salle, tenant à la main un vase d'albâtre rempli de parfum. Prostermée derrière Jésus, à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes, à les essuyer de ses cheveux, à les oindre de ses parfums*². Assurément cette femme, de

¹ Luc., VII, 36.

² Luc., VII, 37-38.